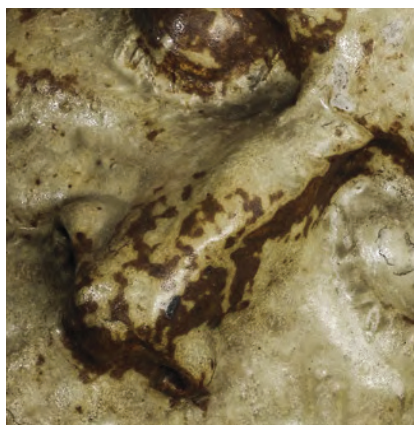


PORTRAIT DE L'ARTISTE

EN FAUNE de Jean Carriès

À l'automne 1888, Jean Carriès découvre le grès émaillé. Séduit par ce nouveau mode d'expression, il s'installe, dans l'Yonne, à Saint-Amand-en-Puisaye, village de potiers réputé pour la qualité de son sol argileux. Sa Tête de faune appartient à cette nouvelle phase de création où le sculpteur laisse libre cours à son talent.



Le faune constitue une figure récurrente dans l'œuvre de Jean Carriès (1855-1894). Certes, en sculpture comme en peinture, le thème n'est pas nouveau. Figure hybride issue de la mythologie gréco-latine, le faune se reconnaît à son torse humain, ses oreilles pointues, ses pieds et ses cornes de chèvre... ainsi qu'à son comportement lubrique et lascif. Il se plaît à courir après les nymphes, qu'il rêve d'attraper et de dompter, entreprise dans laquelle il est souvent moins chanceux que le satyre. Il est vrai que celui-ci a pour lui d'être un compagnon de Dionysos, dieu du vin, de la démesure et de la subversion. Ce à quoi s'ajoute une part animale plus affirmée : le satyre est pourvu de pattes de bouc, longues et poilues. Pour autant, les multiples représentations du faune ne suivent pas ces distinctions clairement établies. À la fin des années 1880, Auguste Rodin s'illustre dans le genre en modelant une *Faunesse à genoux*. Contemporain de celui de Carriès, le faune de Jules Dalou, un des sculpteurs officiels de la III^e République, arrache, droit sur ses pattes de satyre... mais sans oreilles pointues, un baiser à une nymphe.

Une œuvre en rupture

La *Tête de faune* de Carriès tranche avec ces représentations. Elle surprend par ses yeux clos et sa bouche fermée. Un calme apparent se dégage de cette tête délicatement inclinée, ayant cédé à moment de repos ou... succombé à un sommeil éternel. Par

des incisions rapides pratiquées dans l'original en terre, Carriès a tracé la chevelure et la barbe. Il a également modelé le nez, droit, et les lèvres épaisses qui, avec les longues oreilles pointues, soulignent la part animale du faune. Contrairement aux usages de l'époque, la tête ne repose ni sur un buste ni sur un socle. Elle est posée à plat, comme si elle avait été coupée. Après avoir moulé l'argile riche en grains de sable caractéristique du grès, Carriès a procédé à la cuisson à très haute température (entre 1 200 °C et 1 300 °C) au cours de laquelle intervient l'émaillage. En partie inspiré des céramistes japonais, le travail de glaçure auquel se livre Carriès s'est rapidement imposé comme sa marque de fabrique. L'artiste joue des effets de surfaces et de reflets propres à l'émail, aboutissant à une « sculpture aux effets picturaux », comme l'ont relevé les frères Goncourt. Au-delà, la *Tête de faune* aux paupières fermées semble faire écho au célèbre poème de Stéphane Mallarmé publié en 1876, *L'Après-midi d'un faune*, dans lequel le faune, après avoir proclamé, « ces nymphes, je les veux perpétuer », s'interroge « aimai-je un rêve ? ». À moins qu'il ne s'agisse d'un portrait de l'artiste qui, ayant vu, enfant, ses parents mourir de la tuberculose, et lui-même de santé fragile, se savait condamné à brève échéance. ■

GUILLAUME PICON

REMERCIEMENTS À DOMINIQUE MOREL, CONSERVATEUR GÉNÉRAL CHARGÉ DES COLLECTIONS D'OBJETS D'ART DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES AU PETIT PALAIS, PARIS.



Tête de faune, vers 1890-1892, grès émaillé, 35 x 34 x 23 cm. Collection du Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris.